

COMPTE RENDU DE LA CONFERENCE DE GEORGES BENSOUSSAN  
« EUROPE, UNE PASSION GENOCIDAIRE »

M. Bensoussan, historien, spécialiste d'histoire juive contemporaine, rédacteur en chef de la Revue d'histoire de la Shoah et responsable éditorial au Mémorial de la Shoah à Paris, a présenté son dernier ouvrage « Europe, une passion génocidaire », devant une salle pleine.

En guise d'introduction, M. Bensoussan part du constat selon lequel il faut se départir des schémas classiques qui nous paralysent dans notre compréhension de l'Histoire., Foucault disait d'ailleurs : « Comprendre, c'est se déprendre du connu ».

Il s'agirait là d'une des clefs pour comprendre l'Europe génocidaire.

En effet, même si depuis deux siècles, l'Europe se trouve dans un schéma de laïcisation des pensées et de sécularisation des modes de vie, ce cadre ne constitue en rien un élément de compréhension. M. Bensoussan s'est donc attaché à démontrer que les schémas culturels imprégnés de religieux perdurent et mutent. Il prend l'exemple de l'époque médiévale qui satanisait le juif, considéré alors comme l'antéchrist : loin d'être caduque, ce schéma continue d'opérer, mais sous une autre forme. La peur du diable aurait plus ou moins disparu pour devenir une croyance au complot. L'exemple du 11 septembre 2001 en est une excellente illustration : nombreux sont ceux qui y voyaient le résultat d'un complot n'émanant pas des islamistes, mais des Etats-Unis eux-mêmes.

L'historien dénonce ici un problème de méthode.

Si nous sommes les héritiers des Lumières et que ceci constitue un capital important, il s'agit là également de notre principal handicap : nous aurions tendance à croire que l'irrationnel et la peur ne jouent qu'un rôle modeste dans l'Histoire. Mais même débarrassés du diable, la peur persiste. Nous perdons de vue que le psychisme humain a besoin de mythes, de croyances délirantes, et que l'effet de masse, de foule, ne fait qu'exacerber ce phénomène.

On nous aurait appris, à tort, que l'Histoire marche de l'ombre vers la lumière. C'est ainsi que pour nous, « enfants de la raison », le III<sup>e</sup> Reich apparaît comme un accident. Or, nous nous trompons. Dans les années 1950-1960, tout un chacun cherchait des explications commodes au génocide juif : le III<sup>e</sup> Reich était vu comme un régime de psychopathes, de sadiques, de fous. Or, c'est là que se situe l'erreur. Nous avons occulté le rôle joué par les « anti-Lumières », qui refusaient la démocratie, le suffrage universel, ... Ainsi, cette pensée européenne a pu porter l'idéologie nazie qui s'est développée en Allemagne, pays de l'Aufklärung.

M. Bensoussan s'interroge alors sur la corrélation qui existe entre culture et raison, puisque le crime a été perpétré par ces grandes nations de culture qu'étaient l'Allemagne et l'Autriche. Selon lui, la culture n'aurait rien à voir avec le crime, elle ne jouerait aucun rôle dans la prévention de la barbarie et pourrait même être son acolyte. Ainsi, ce sont des intellectuels, des universitaires, qui mirent en place le plan T4 dès la fin du 19<sup>e</sup> siècle, qui visait l'extermination des « Balastexistenzen », les bouches inutiles comme les malades mentaux ou handicapés. Ce climat d'« hygiénisme racial », qui pénétra l'Allemagne est donc bien antérieur au nazisme. Le conférencier en déduit donc que la culture n'a rien à voir avec la pensée, et appuie son propos en évoquant la « typologie des Justes », des personnes qui n'étaient pas spécialement cultivées et cependant toutes capables de penser leurs actes.

L'Allemagne aurait-elle donc suivi un « Sonderweg », un chemin particulier ? Pourquoi a-t-elle récusé les Lumières, alors qu'elles y avaient pris un si bel élan ? Pourquoi la nation s'est-elle construite par le haut, alors qu'en France, elle se construisait par le bas ?

L'Histoire ne peut être lue comme un destin : il existe un terreau culturel qui favorise les événements. Selon M. Bensoussan, le génocide des juifs aurait donc pu ne pas arriver : avant 1939, l'objectif n'était pas de les tuer, mais de les expulser. Ainsi, les événements ont lieu parce que les esprits sont prêts à les accepter. Il cite ici Charles Peggy, pour qui « il y a pire qu'une âme perverse, c'est une âme habituée ».

Il n'y a donc aucune place pour le déterminisme dans l'avènement de la Shoah. Pour comprendre ce génocide, il faut, selon M. Bensoussan, fouiller ses origines et non ses causes. Les origines de l'idéologie nazie remonteraient très loin dans le temps, jusqu'au haut Moyen-Age, époque de Luther et du « millénarisme médiéval », à la fois exterminateur et rédempteur. De même, il impute les racines de la judéophobie à l'Eglise, en dénonçant un certain enseignement du mépris : la plupart des anciens chefs nazis « ont bu au lait de l'antijudaïsme sur les bancs du catéchisme ».

La seconde moitié du XIXe siècle aurait-elle aussi joué un rôle important dans l'exaltation de la violence, la brutalisation ? L'industrialisation est dure et l'on assiste à une nette augmentation du nombre de suicides dans les villes. La colonisation, quant à elle, apporte la notion de peuples « supérieurs » et « inférieurs », et l'on n'hésite pas à tuer. La Première Guerre Mondiale apparaît comme l'aboutissement d'une accoutumance à la violence, et la façon dont l'Allemagne a vécu sa défaite jouerait selon le conférencier un rôle central dans le développement de son « fantasme génocidaire ».

Enfin, M. Bensoussan revient sur la laïcisation des cadres de vie depuis deux siècles, qui correspond à une concentration sur l'impératif économique et une désacralisation de la personne humaine. Il observe une invasion du politique par le biologique, qui selon lui permettrait de comprendre la « sélection médicale » des juifs, opérée par des médecins nazis. Le sujet humain, pensant, a disparu pour n'être plus qu'un corps.

Et de conclure : la Shoah ne serait pas un saut dans la barbarie. Les Nazis n'auraient rien inventé, ils n'ont fait qu'assembler certains éléments composites. Selon M. Bensoussan, la violence génocidaire trouve son explication dans la combinaison de l'antijudaïsme (transformé en antisémitisme) et la conception biologique du politique.

La Shoah correspond donc à la défaite des Lumières et pourrait peut-être symboliser un certain progrès, en ce sens où le nazisme pourrait être qualifié de « modernité réactionnaire ».

Les génocides appartiennent-ils définitivement au passé ? Pour Mario Hirsch, directeur de l'Institut Pierre Werner, les pesanteurs culturelles et religieuses sont bien moins fortes que jadis, ce qui ne constitue cependant pas une garantie pour éviter ce genre de dérapages. Et si selon M. Bensoussan, le « génocide a encore de beaux jours devant lui », il devrait s'agir d'affrontements violents pour des denrées de base, dus à l'évolution démographique mondiale.